

---

## LE CONSENTEMENT AU CONFLIT

« [...] Tout se passe en effet comme si les cadres de représentations cristallisées fin juillet-début août 1914, alors que l'on ne savait rien encore du type de guerre à venir et que dominait, en outre, l'idée d'une guerre courte susceptible de n'entraîner que des sacrifices limités, avaient largement survécu à l'épreuve des pertes de l'année 1914 et des années suivantes, à l'immensité des sacrifices demandés non seulement aux troupes mais encore, de plus en plus aux populations civiles. Survécu, finalement, au deuil de masse. Ainsi les Européens ont continué de croire justifié, au cours des quatre années suivantes, ce qu'ils avaient ressenti dès l'origine, à l'été 1914. Sans doute cette affirmation pourra choquer : nos habitudes historiographiques ne mettent-elles pas depuis longtemps l'accent – au prix d'une fascination parfois exclusive – sur toutes les manifestations de refus de la guerre ? Les refus – il serait absurde de le nier – ont été nombreux et variés, en effet ; ils permettent aujourd'hui, dans leur marginalité même, de proposer une chronologie et une cartographie plus fines du consentement au conflit, sur lesquelles on reviendra. Mais de quelque manière qu'on les aborde, leur poids ne l'emporte pas, dans la balance, sur celui des consentements, des consentements maintenus. La Grande Guerre est bien restée, jusqu'à la fin, la guerre de ce consentement. Pourquoi le sens qu'on lui a attribué dans les premiers jours du conflit n'a-t-il pas été massivement mis en question au cours des années suivantes ? C'est probablement là que réside une grande partie du mystère de la Grande Guerre, une partie du mystère de la " seconde acceptation " en tout cas : celle de la guerre longue et de toutes les souffrances, une fois dépassée l'acceptation instantanée du premier moment. »

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 14-18, *retrouver la Guerre*, © Gallimard, 2000 - [www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr).



---

## LE CONSENTEMENT AU CONFLIT

« [...] Tout se passe en effet comme si les cadres de représentations cristallisées fin juillet-début août 1914, alors que l'on ne savait rien encore du type de guerre à venir et que dominait, en outre, l'idée d'une guerre courte susceptible de n'entraîner que des sacrifices limités, avaient largement survécu à l'épreuve des pertes de l'année 1914 et des années suivantes, à l'immensité des sacrifices demandés non seulement aux troupes mais encore, de plus en plus aux populations civiles. Survécu, finalement, au deuil de masse. Ainsi les Européens ont continué de croire justifié, au cours des quatre années suivantes, ce qu'ils avaient ressenti dès l'origine, à l'été 1914. Sans doute cette affirmation pourra choquer : nos habitudes historiographiques ne mettent-elles pas depuis longtemps l'accent – au prix d'une fascination parfois exclusive – sur toutes les manifestations de refus de la guerre ? Les refus – il serait absurde de le nier – ont été nombreux et variés, en effet ; ils permettent aujourd'hui, dans leur marginalité même, de proposer une chronologie et une cartographie plus fines du consentement au conflit, sur lesquelles on reviendra. Mais de quelque manière qu'on les aborde, leur poids ne l'emporte pas, dans la balance, sur celui des consentements, des consentements maintenus. La Grande Guerre est bien restée, jusqu'à la fin, la guerre de ce consentement. Pourquoi le sens qu'on lui a attribué dans les premiers jours du conflit n'a-t-il pas été massivement mis en question au cours des années suivantes ? C'est probablement là que réside une grande partie du mystère de la Grande Guerre, une partie du mystère de la " seconde acceptation " en tout cas : celle de la guerre longue et de toutes les souffrances, une fois dépassée l'acceptation instantanée du premier moment. »

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 14-18, *retrouver la Guerre*, © Gallimard, 2000 - [www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr).